Livraison 1ère. 3e SÉRIE. Tome 4.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 3246.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme. Vve. H. BILLARD,** 80 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1888.

Nouvelle-Orléans, 1er Janvier 1888.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 28 Octobre 1887.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A sept heures trois quarts la séance est ouverte.

Le procès-verbal de la séance du 14 octobre est lu et adopté.

M. le Président annonce que M. Rouen se propose, si toutefois ses occupations le lui permettent, de communiquer un manuscrit à la réunion prochaine. Il invite le Secrétaire, sur les instances du comité de rédaction, à lire un petit poème de sa composition ayant pour titre *Tawanta.*

Lecture d'un manuscrit adressé au Secrétaire et signé Guy de Morant. L'auteur parle des impressions reçues par lui pendant une récente excursion au Canada. Cette communication n'est que la première partie de son travail; il en donnera la suite quand l'état de sa santé le lui permettra.

M. le Dr. Devron a rencontré dans ses lectures une expression qu'il croit plutôt d'origine française qu'anglaise. La sœur Achard, native de Normandie, écrivant à son père, raconte la manière dont elle voyage sur le Mississippi. A la tombée de la nuit, dit-elle, le coche d'eau s'arrête, et chacun s'occupe de *faire son ber* pour se mettre à l'abri des moustiques. Le mot ber, pour berceau, est encore employé dans certaines campagnes de France; on y dit faire le ber pour préparer le berceau, et il est probable que cette expression s'est appliquée, par extension, à tout lit qu'on arrange quand vient le soir. Parmi les anciennes familles en Louisiane on dit encore, en s'adressant à une domestique, de faire le ber, ou d'apprêter le lit en tirant la moustiquaire. Il est possible que le mosquito-bar des Anglais ait pris là son origine. On sait qu'il y a beaucoup d'anciens mots français, qui, tombés en désuétude en France, se sont perpétués dans la langue anglaise, et ont cours aussi bien que les vocables les plus modernes.

M. le Président prononce l'ajournement.

Séance du 11 Novembre 1887.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

M. Eugène Bourgeois de St-Jacques, présenté par M. Peytavin, assiste à la séance.

A huit heures M. le Président invite les membres à prendre leurs sièges, et le Secrétaire lit le procès-verbal de la séance du 28 octobre.

Après l'adoption du procès-verbal, l'ordre du jour appelle la lecture des manuscrits annoncés. M. Rouen trop occupé par les affaires de son bureau, n'a pu achever le travail qu'il se proposait de communiquer à ses collègues.

La parole est à M. le Dr. Devron. Comme il a été question dans notre dernière séance, dit-il, de cette expression—*faire son ber*—je désire communiquer à l'Athénée les documents où je l'ai rencontrée ; c'est une lettre adressée par une religieuse de Rouen à son père, et dans laquelle se trouve la description de la manière dont on faisait alors le voyage par eau de la Balise à la Nouvelle-Orléans. J'ai copié fidèlement cette pièce avec son orthographe, sa ponctuation et son style. Elle est extraite de : *Relations du voyage des Dames Ursulines de Rouen à la Nouvelle-Orléans, parties de France le* 22 *Février* 1727 *et arrivées à la Louisienne le* 23 *Juillet de la même année.* Page 74. Rouen 1728.—Réimpression de Gabriel Gravier. Paris 1872. Pages 73, 74.

1o. "La chaloupe se trouva trop petite pour contenir notre compagnie, il fallut se séparer, notre Révérende Mère supérieure choisit de se mettre dans la Pirogue avec les plus jeunes de ses filles, ainsi j'en étais du nombre accompagnez du Révérend Père Doutrelot et du frère Crucy, le reste de nos Mères se mirent dans la chaloupe avec Monsieur Massé et nos deux servantes, il y avait encore une petite Pirogue pour les domestiques et ouvriers des Révérends Pères, il faut avouer que toutes les fatigues de la Gironde n'avoient rien de comparable à celles que nous eumes dans cette petite traverse, qui

n est que de trente lieues de Rivière à monter depuis la Balisse jusqu'à la Nouvelle-Orléans que l'on ne fait ordinairement qu'en six jours, nous y avons été sept ayant voulu aller de compagnie avec la chaloupe, mais comme elle allait trop doucement, nous prîmes le devant et nous arrivâmes un jour plutôt que les autres, nous étions partis de la Balisse le jour de Saint Ignace et la chaloupe n'arriva ici que le jour de l'Octave : ce qui rend cette traverse si fatiguante, est qu'il faut cabaner toutes les nuits, et on le fait une heure avant le soleil couché, il vient des maringouins dont on est assailli, pareils à ceux que nous avions commencé de voir à la Caille Saint Louis, leurs camarades que l'on appelle des Frapes d'abord, ne sont pas moins redoutables, on les aperçoit plus facilement parcequ'ils sont plus gros, et quelquefois ils sont en si grand nombre qu'on les couperait au couteau, mais ils ne sont pas plus pitoyables que les Maringouins, les uns et les autres piquant sans miséricorde et leurs piqueres sont très-mauvaises, le long du fleuve il n'y a point de terre cultivées, ce ne sont que de grands Bois Sauvages uniquement habités par des bêtes de toutes couleurs, Serpans, Couleuvres, Scorpions, Crocodiles, Vipères, Tacqs, Crapeaux, et autres qui ne nous faisoient aucun mal, quoiqu'ils ne nous ayent aprochez de très-près, nous en avons vu de toutes les sortes et en grand nombre, les herbes sont si hautes en ce lieu là, qu'on n'y peut cabaner que sur les bords de la Rivière, nos matelots pour faire nos berres fichoient des Canes en terre en forme de berceau autour d'un Matelas, et nous enfermoient deux à deux dans nos berres où nous couchions tout habilez, puis couvroient le berceau d'une grande toile, de façon que les Maringouins et les Frapes d'abord, ne pussent trouver aucun petit passage pour nous venir visiter.

Seconde lettre d'une dame Ursuline datée ce 27 Octobre 1727.

Signé mon cher père
Votre très humble et très obéissante Fille
et servante.
HACHARD DE ST-STANISLAS."

M. le Dr. Devron lit l'*Extrait suivant de la lettre du Père Poisson, Missionnaire aux Akensas au Père* * * *. — Choix des Lettres Edifiantes écrites des Missions Etrangères, 3me Edition. Paris 1835, volume VI. Pages 262, 263, 264.

2o. "Nous quittâmes les Chapitoulas le 29. Quoiqu'on nous ait envoyé une plus grande pirogue, et malgré le nouvel arrimage de nos gens, nous avions presque autant d'embarras qu'auparavant. Nous n'avions que deux lieues à faire ce jour-là pour aller coucher aux Cannes brûlées, chez M. de Bénac, directeur de la concession de M. d'Artagnan; il nous reçut avec amitié, et nous régala d'une carpe du Mississipi, qui pesoit trente-cinq livres. Les Cannes brûlées sont deux ou trois concessions le long du Mississipi: c'est un endroit à peu près comme les Chapitoulas; la situation m'en parût même plus belle. Le lendemain nous fîmes six lieues; on n'en fait guère davantage en remontant le fleuve, et nous couchâmes ou plutôt nous cabanâmes aux Allemands. C'est le quartier que l'on assigne aux restes languissants de cette troupe d'Allemands qui avoient péri de misère, soit à Lorient, soit en arrivant à la Louisiane. C'est une grande pauvreté que leurs habitations. C'est ici proprement que l'on commence d'apprendre ce que c'est que voyager sur le Mississipi. Je vais vous en donner une petite idée, pour n'être point obligé de répéter toujours la même chose. Nous étions partis dans le temps

des plus grandes eaux ; le fleuve avait monté comme à son ordinaire de plus de quarante pieds : presque tout le pays est terre basse, et par conséquent il était inondé. Ainsi nous étions exposés à ne point trouver de cabanage, c'est-à-dire de terre pour faire chaudière et pour coucher. Quand on en trouve, voici comme on couche. Si la terre est encore vaseuse, ce qui arrive lorsque les eaux commencent à se retirer, on commence par faire une couche de feuillage afin que le matelas n'enfonce pas dans la vase ; on étend ensuite par terre une peau, ou un matelas, et des draps si l'on en a ; on plie trois ou quatre cannes en demi-cercle dont on fiche les deux bouts en terre, et que l'on éloigne les unes des autres selon la longueur de son matelas : sur celles-ci on en attache trois autres en travers ; on étend ensuite sur ce petit édifice son baire, c'est-à-dire une grande toile, dont on replie avec soin les extrémités par-dessous les matelas. C'est sous ces tombeaux où l'on étouffe de chaleur, que l'on est obligé de se coucher. La première chose que l'on fait en mettant pied à terre, c'est de faire son baire en diligence : les maringouins ne permettent pas d'en user autrement. Si l'on pouvait coucher à découvert, on goûterait la fraîcheur de la nuit, on serait trop heureux. On est bien plus à plaindre quand on ne trouve pas de cabanage : alors on amarre la pirogue à un arbre ; si l'on trouve un embarras d'arbres, on fait chaudière dessus ; si l'on n'en trouve point, on se couche sans souper, ou plutôt on ne soupe point et l'on ne se couche point ; on reste dans la même situation que pendant la journée, exposé pendant toute la nuit à la fureur des maringouins. Au reste, on appelle embarras un amas d'arbres flottants que le fleuve a déracinés, que son courant entraîne continuellement, et qui, se trouvant arrêtés par un arbre qui a la racine en terre, ou par une langue

de terre, s'accumulent les uns sur les autres, et forment des piles énormes ; on en trouve qui fourniroient de bois votre bonne ville le Tours pendant trois hivers. Ces endroits sont difficiles et dangereux à passer. Il faut raser ces embarras ; le courant y est rapide, et s'il pousse la pirogue contre ces arbres flottants, elle disparoit aussitôt ; elle est abîmée dans les eaux sous l'embarras.

Aux Akensas ce 9 Octobre 1727."

M. le Dr. Devron fait observer que la Mère Tranchepain, Première Supérieure des Ursulines, se sert du mot *moustiquaire* dans la relation qu'elle fait de son voyage à la Supérieure de France.

Lecture de la correspondance. M. W. Pike, de Washington, demande la livraison des Comptes-rendus du 1er novembre et prend un abonnement d'un an à partir du 1er janvier 1888 pour la bibliothèque du Conseil Suprême maçonnique du Rite écossais. M. A. Caubert annonce que le jour même où il écrit au sécretaire de l'Athénée, 28 octobre, jour anniversaire de l'inauguration de la Statue de la Liberté dans la rade de New York, les délégués français et les membres du comité franco-américain offrent à l'Hôtel Continental un banquet au Ministre plénipotentiaire des Etats-Unis, en souvenir de l'accueil sympathique qui leur a été fait, l'an dernier, par M. le Président Cleveland, M. Bayard et tous les personnages distingués de l'Empire City.

Séance du 25 Novembre 1887.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures la séance est ouverte.

Le procès-verbal de la séance du 11 novembre est lu et

adopté après deux petites corrections faites sur les indications de M. le Dr. Devron.

Le titre de l'ouvrage où se rencontre le mot *moustiquaire* employé par la Mère St-Augustin de Tranchepain, dit M. le Dr. Devron, est ainsi conçu : " Relation du voyage des premières Ursulines à la Nouvelle Orléans et de leur établissement en cette ville. Par la Révérende St-Augustin de Tranchepain, Supérieure. Publiée par Jean-Marie Shea. MDCCCLIX."

La Mère Tranchepain mourut le 11 novembre 1733.

M. Doussan dit que sur la demande du secrétaire, il a consulté le dictionnaire de Bescherelle aîné au mot *Ber*. On y lit : BER. s. m. Appareil de charpente et de cordages placé sous un grand bâtiment pour le supporter, et qui glisse sur la cale lorsqu'on lance ce bâtiment à l'eau. Le bâtiment se dégage de son ber lorsqu'il est à flot. Syn. de Baron, d'où est venu *fief de haubert.*

Berceau. Vieux mot très-usité encore dans les campagnes.

Prov. et fig. Ce qu'on apprend au ber, on le retient jusqu'au ver. On conserve jusqu'au tombeau les impressions et les habitudes de l'enfance.

M. le Président, de son côté, a consulté le grand dictionnaire de Littré. Le mot ber vient de *bersa* claie d'osier appartenant au bas-latin.

Je pense, dit M. le Dr. Devron que ce mot de *ber* impliquant une idée de protection, s'est étendu au *béret* des Basques et à la *berretta* des Italiens. A la page 20 du Glossaire Franco-canadien de M. Oscar Dunn, publié à Québec en 1880, on trouve : " BERS. Berceau. Ce mot remonte au 13me siècle ; il n'est plus dans le dictionnaire, mais il est généralement usité en Normandie et au Canada."

Le manuscrit annoncé pour la prochaine séance est une étude de M. Fortier sur le drame au seizième siècle.

Un journal de la ville parlait récemment de plusieurs vases et de deux crânes humains, que des ouvriers ont découverts en remuant le sol à l'encoignure des rues Canal et Claiborne. Ils ont été transportés au musée de l'Université Tulane; on a cru y voir des objets dignes d'exercer la curiosité des archéologues. M. le Dr. Devron a examiné ces vases, et il assure qu'il y a reconnu tout simplement des jarres dans lesquelles les Espagnols importaient autrefois des olives ou de l'huile extraite de ce fruit; il a même trouvé, dans une de ces jarres, un noyau d'olive. Quant aux crânes, rien n'est plus facile que d'expliquer leur présence dans l'endroit où on les a exhumés. A une époque où la ville était encore peu étendue, l'emplacement où ils ont été rencontrés, était occupé par des fermiers; quand des esclaves mouraient, leurs maîtres les faisaient enterrer dans l'enceinte de leurs champs.

LA SOIRÉE DU COLONEL.

Le colonel Sauriel donnait ce soir-là une grande fête pour célébrer sa récente promotion. C'était dans une toute petite ville d'Algérie dans les premiers temps de la conquête française, aussi il fallait voir quelle installation bizarre. La petite maison du colonel n'ayant pu tenir dix personnes, il n'avait trouvé d'autre moyen que de l'agrandir à l'aide d'une immense tente décorée de feuilles de palmier, de drapeaux et de trophées guerriers. Il va sans dire que l'élément militaire dominait exclusivement à la soirée, et les quelques dames qui avaient eu le courage de s'aventurer si près du désert sans la protection des aigles françaises étaient encensées comme des princesses; pour un peu on se les serait disputées les armes à la main et les prévôts de régiments ne surent jamais au juste

combien de coups d'épée furent échangés le lendemain. En attendant on s'amusait énormément, d'autant plus que tout était étrange et nouveau sur cette terre d'Afrique, qu'on s'était battu la veille et qu'on ne savait pas si on n'en ferait pas autant le lendemain. Le colonel avait mobilisé la moitié d'un bataillon pour faire le service, et le zèle entêté des braves troupiers occasionnait à tout instant des incidents burlesques. La reine de la fête était Mlle Inès Maréchal ; d'une beauté éblouissante cette Inès, d'un esprit étourdissant. Brune, (la mère était Andalouse,) ses yeux noirs et profonds au regard troublant et caressant jetaient par moments des feux irrésistibles comme le diamant dans l'ombre. Jamais Juive n'avait possédé des cils plus longs et plus soyeux, des sourcils plus noirs et plus fins, une physionomie plus intelligente et expressive ; sa bouche rose et souriante tranchait comme une fleur à demi-éclose sur la pâleur chaude et dorée de son visage ; la sombre nuance de ses beaux cheveux noirs, artistement tressés, faisait paraître son cou plus blanc. Elle était fille unique d'un ancien chef de bataillon de la Vieille Garde qui n'ayant pas voulu servir les Bourbons avait brisé son épée après Waterloo ; rentré dans la vie privée, le digne homme s'était consacré à l'éducation de sa fille et en avait fait le plus séduisant petit diable que l'on pût voir. La belle Inès instruite, distinguée, musicienne accomplie, douée d'une voix admirable, très-recherchée dans le monde, montait à cheval, ferraillait comme un maître d'armes et ne craignait personne. Mal venu par exemple eût été celui qui se serait permis de plaisanter sur son compte, le sabre du vétéran de la Grande Armée lui eût bientôt et pour toujours rivé la langue dans le palais ; le vieux brave était fier de sa fille, presque aussi fier que de la croix que le Grand Empereur en personne lui avait attachée sur la poitrine à Essling. C'était lui qui avait répondu à la femme d'un gouverneur, qui lui faisait quelque observation sur la hardiesse de Mlle Maréchal, par cette boutade devenue célèbre : Trouvez-moi une jeune fille mieux élevée que çà, çà n'a jamais fait un sou de dette dans un café.

Or donc il était deux heures du matin, la charmante Inès entourée par les plus brillants officiers de l'armée d'Afrique s'amusait de tout son cœur de leurs discours et de leurs doux propos, la fête et la nuit peut-être aussi le champagne du colonel avaient légèrement tourné sa jolie tête, quand un malheureux civil qui répondait à la profession de journaliste et s'était fourvoyé parmi les enfants de Mars, magnétisé par les beaux yeux de Mlle Maréchal, eut l'adresse infernale d'aller fourrer dans la tête de la maîtresse de céans, dame sèche et anguleuse, la terreur du colonel, la bête noire du régiment, l'idée de faire chanter à la jeune fille quelque romance d'opéra alors fort en vogue. " Au moins, se disait le pauvre amoureux, ces brigands de soudards la laisseront tranquille pendant ce temps-là : que n'ai-je une demi-douzaine des tribus arabes à leur jeter dans les jambes. J'ai déjà récolté cinq duels, c'est franchement assez pour la journée d'un citoyen paisible et je n'en suis pas plus avancé, les plumets et les épaulettes tiennent tant de place que je ne puis seulement pas m'approcher pour entendre leurs propos de caserne et rembarrer leur outrecuidance." Ce fut une véritable consternation dans le cercle des flatteurs de la belle Inès quand on vit la Colonelle se diriger de son côté, mais tout le corps d'officiers savait trop combien le colonel était prodigue de punitions quand son épouse était d'humeur tonnante, pour se permettre de broncher, au contraire on appuya la proposition avec enthousiasme. Très-volontiers, répondit l'aimable jeune fille, mais qui va m'accompagner, car je ne saurai pas chanter avec les tambours et les clairons de l'orchestre. Elle n'avait pas fini de parler que vingt officiers s'étaient offerts, ils étaient tous pianistes, c'était à croire que la cavalerie française en masse sortait du Conservatoire. Hélas ! gémissait dans son coin le journaliste désespéré, je tombe de Charybde en Scylla ; au lieu que ce soit un seul danseur qui presse sa taille et sa main, ils sont maintenant dix autour d'elle à plonger les yeux dans son corsage, ils se disputent sa musique, son bouquet, son mouchoir, son éventail, c'est un affreux scandale et je crois que je compromets

ma dignité en restant ici plus longtemps, mais je ne peux pas m'en aller, c'est plus fort que moi. Aussi, comme je vais me venger, je vais écrire à mon rédacteur en chef à la *Vérité* de Marseille que le régiment du colonel Sauriel a fui honteusement devant quelques chameaux qu'il avait pris pour une nombreuse cavalerie ennemie, çà fera monter la recette du journal, ce sera toujours autant de gagné. Pendant ce temps l'heureux accompagnateur qui avait été préféré s'installait au piano : le capitaine Fernand Bercier était un grand et beau garçon de 26 ans qui portait avec une suprême élégance le coquet uniforme des Hussards, sa fine moustache blonde était aussi chérie des belles que son sabre était redouté des Kabyles. Entre autres défauts il avait celui d'être mélomane, aussi fut-il saisi d'horreur quand la première note de la chanteuse résonna d'une manière abominablement fausse. On ne sut que plus tard que les deux exemplaires de la romance n'étaient pas dans le même ton. Sur le moment ce fut un désarroi sans pareil : Monsieur, s'écria la jeune fille pâle de courroux, ce que vous venez de faire est indigne d'un galant homme, vous me rendez ridicule. L'inculpé se tourna sur son tabouret et voulut entamer une justification d'après toutes les règles de l'harmonie et du contre-point.—" Pardon, mademoiselle, c'est vous qui chantez faux.—Impertinent !— et la mignonne main gantée d'Inès appliqua sur la joue de l'officier le plus gracieux soufflet que jamais hussard ait reçu de sa vie.

Si jamais soldat fut abasourdi ce fut le capitaine Bercier, dans toutes ses campagnes en amour et à la guerre jamais pareille aventure ne lui était arrivée. La tactique enseignée à Saumur et les ordonnances du ministre de la guerre n'ont point prévu de cas semblable ; bref, l'officier suffoqué ne savait que dire et roulait des yeux furibonds cherchant sur qui faire retomber sa colère. La jeune fille était devenue rouge jusqu'à la racine des cheveux et fût volontiers rentrée sous terre ; autour d'elle on chuchotait et l'on riait tout bas. L'histoire avait fait le tour de la salle comme une traînée de poudre enflammée,—Mlle Maréchal a souffleté le capitaine Bercier, l'aide-de-camp du général — et tout le monde accourait, le colonel

furieux prêt à mettre tout le régiment aux arrêts. Le commandant Maréchal encore plus furieux fourrageait dans sa rude moustache tout disposé à embrocher le malheureux Fernand séance tenante; le journaliste qui en sa qualité de civil portait toute sa barbe riait dedans tout son content. La situation tournait au tragique ; heureusement, le général commandant la subdivision qui assistait à la scène était un vrai Gaulois aussi malicieux que brave malgré ses soixante ans. Lui aussi fut saisi d'une colossale envie de rire.—"Morbleu ! capitaine, dit-il, vous êtes un vrai favorisé de la fortune et j'échangerais volontiers mes étoiles et mes rhumatismes contre vos galons et vos vingt-cinq ans ; en preux chevalier déposez un baiser sur la jolie main qui vous a frappé, et quant à vous ma toute belle, ajouta-t-il en s'adressant à la jeune fille, nous vous condamnons comme pénitence à danser la prochaine valse avec notre aide-de-camp." Et là-dessus d'une voix retentissante comme s'il était à l'assaut, le général commanda au bataillon de garde de passer des rafraîchissements. Le fait est qu'on avait soif après une aussi chaude alerte. Pendant que les troupiers apportaient le punch et les glaces, le général prit son aide-de-camp à part et lui dit quelques mots à voix basse. Un instant après le jeune homme venait réclamer la valse qu'il avait si bien méritée et abusait de l'autorité de son général pour faire un doigt de cour à sa danseuse.—Vous êtes ravissante, disait-il, le ciel ne saurait créer une beauté plus parfaite, et je voudrais être poète pour chanter vos louanges. — Vous vous moquez, capitaine, répondait la belle qui avait retrouvé son aplomb et sa gaîté, mais vous perdez vos peines je vous en réponds. — Vous doutez de ma sincérité, mademoiselle, et pourtant je vous aime ; et mon général en ce moment même demande pour moi votre main. — Vraiment, monsieur, vous méritez d'être canonisé de votre vivant, pousser le pardon des injures jusqu'à vouloir épouser une femme que vous ne connaissiez pas hier, c'est héroïque. — Je vous connais assez pour savoir que vous êtes la plus charmante jeune fille de France et d'Algérie—la plus vive peut-être—la plus aimée, je le jure. L'accent du capitaine était si passionné en pro-

nonçant ces paroles que la belle Inès le regarda sans répondre et demeura pensive.

Pendant ce temps le général avait pris le commandant à partie. Voyons, Maréchal, ce que vous voulez faire n'a pas le sens commun. Ce n'est pas une raison parceque votre fille a les mouvements si prompts pour envoyer vos témoins au colonel qui n'y peut rien et vouloir tuer mon aide-de-camp dont ce n'est pas la faute, que diable ; j'y tiens à mon aide-de-camp, c'est un excellent officier, le plus bel homme des escadrons d'Afrique ; tenez, savez-vous ce que vous devriez faire, mariez-les. — Mon général, malgré tout le respect que je dois à vos épaulettes, je ne souffrirai pas la moindre raillerie sur ce sujet. — Mon vieux camarade, croyez bien que je n'ai pas l'intention de vous offenser. N'avons-nous pas combattu tous deux à Austerlitz et à Iéna, mais prenez mon conseil, je connais Fernand et je réponds de lui. Quant à votre charmante fille, vous n'avez pas envie, je pense, de lui faire coiffer Sainte-Catherine, et si c'est son bonheur que vous cherchez, commencez par la consulter.

Cet argument fit réfléchir le commandant et sans doute sa fille fut de l'avis du général, car un mois plus tard il y avait grande fête à Constantine pour célébrer le mariage du capitaine Bercier et de Mlle Maréchal.

G. Daussin.

LE DRAME EN FRANCE AU XVIe SIÈCLE.

ESQUISSE LITTÉRAIRE.

De tous les genres de littérature le drame est peut-être celui qui nous intéresse le plus, car, ainsi que le mot l'indique, *drâo,* j'agis, le drame n'est que la mise en action des événements de la vie réelle. Nous aimons à voir faire par d'autres ce que nous faisons nous-mêmes, nous aimons à rire des défauts qu'on nous fait voir en autrui, sans nous apercevoir que nos voisins, à leur tour, rient de nous. Au spectacle nous

voyons l'homme en proie à toutes ses passions, et la représentation nous intéresse toujours, quel que soit le personnage qui nous occupe, qu'il soit beau, grand, vertueux, ou laid, difforme, vicieux. Le drame fut donc populaire dès la plus haute antiquité. Il prit naissance dans la mythologie des Grecs et ne fut d'abord que les cérémonies des mystères de Bacchus. Nous savons tous à quel degré de perfection l'art dramatique atteignit en Grèce, et Eschyle, Euripide, Sophocle, Aristophane ne sont inférieurs à aucun de nos auteurs modernes. La Grèce même conquise étendit son influence sur Rome, et le drame latin n'est qu'une imitation de la tragédie et de la comédie des Grecs.

L'art dramatique qui était né dans les cérémonies de la religion des Hellènes, tomba sous l'anathème de la religion chrétienne, lorsque le théâtre du Bas Empire des Théodoras fut devenu une école d'immoralité et de corruption.

Le drame, cependant, naquit de nouveau dans les cérémonies symboliques de la religion catholique, et c'est dans un cloître que furent écrites les pièces les plus anciennes de la littérature du moyen âge.

La nonne Hroswitha, du monastère de Gandersheim, en Allemagne, fit représenter en 1080 des drames écrits en latin. Voici l'analyse, d'après Villemain, de l'un d'eux, "la Conversion de Gallicanus": Constance, fille de Constantin, est fiancée à Gallicanus, un soldat romain, mais avant que le mariage ait lieu, il part pour la guerre, et dans une bataille, sa vie est sauvée d'une manière miraculeuse. A son retour à la capitale de l'empire, Gallicanus est converti par deux officiers de l'empereur, et il se retire dans un monastère, ainsi que Constance. Peu après, Julien l'Apostat, monte sur le trône, et il fait mettre à mort Gallicanus.

M. Villemain ajoute que, malgré l'horreur que la nonne du XIe siècle devait éprouver pour l'empereur renégat, elle semble bien comprendre son caractère et le représente comme un homme d'une grande intelligence.

En France, comme partout en Europe, le drame fut d'abord essentiellement religieux, et le peuple tout entier prenait part

à la représentation des miracles et des mystères. Les miracles se rapportaient généralement au martyre des saints ou à quelque action miraculeuse de la Vierge, tandis que les mystères, jusqu'au XVe siècle, se rapportaient à la Passion du Christ. Ces mots furent employés plus tard pour désigner toute composition dramatique, de quelque genre qu'elle fût.

Les pièces religieuses, au XVe siècle seulement, comprenaient, d'après M. Petit de Julleville, environ un million de vers. Arnoul Greban écrivit la vie du Christ en 34,574 vers, et avec l'aide de son frère Simon, il donna la vie des apôtres en 62,000 vers. M. Viollet LeDuc nous dit même qu'un des mystères contenait 80,000 vers. A juger par les nombreux extraits que j'ai lus des drames religieux du moyen âge, je dois dire que, malgré leur zèle et leur ardeur au travail, les auteurs de ces interminables ouvrages avaient peu de talent. Leur piété, cependant, paraît sincère, quoique les personnages de ces drames se permissent les plaisanteries les plus grossières et les plus obscènes en présence de Notre Seigneur et de sa mère. Ces bouffonneries devaient amuser grandement l'auditoire et lui faire prendre patience pendant les parties purement religieuses ou mystiques. Molière lui-même ne mettait-il pas sur la scène Sganarelle, George Dandin et Scapin, tout en présentant à la France et au monde Tartuffe et Alceste ?

Dans les drames du moyen âge, les diables et les flammes de l'enfer jouent le principal rôle, et les spectateurs éprouvaient un plaisir extrême à voir précipiter les criminels dans le brasier de Satan.

Comme les coulisses étaient inconnues à cette époque, dès qu'un acteur s'asseyait, il était censé avoir quitté la scène, et il fallait le considérer comme absent. Ceci ne doit pas plus nous étonner que quand nous voyons sur notre scène moderne, des prisonnières éplorées apparaître aux barreaux épais d'inexpugnables forteresses, et un moment après, venir toutes souriantes à la rampe répondre aux applaudissements des spectateurs.

Le drame français le plus ancien est probablement "les

Vierges Folles et les Vierges Sages," du XIe siècle ; ensuite nous avons le "Mystère d'Adam," écrit au XIIe siècle. C'est un étrange mélange du latin et du dialecte normand. Au XIIIe siècle, nous pouvons mentionner "Théophile," par Rutebeuf, "li Jus de St-Nicolai," par Bodel, et "li Jus d'Adam," par Adam de la Halle, qui écrivit aussi "Robin et Marion" que l'on peut considérer le premier opéra comique en français.

La Confrérie de la Passion fut organisée sous le règne de Charles VI, et obtint le privilège exclusif de représenter les pièces religieuses. On joua les mystères jusqu'en 1588, époque à laquelle on en défendit la représentation. La Confrérie de la Passion fut remplacée par les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, qui devinrent, au XVIIe siècle, les rivaux de la troupe de Molière.

Les Clercs de la Bazoche, à qui se joignirent les Enfants sáns Souci, furent réellement les créateurs du théâtre comique. Le genre comique comprenait les moralités, les sotties et les farces.

Les Bazochiens existaient officiellement en même temps que les Confrères de la Passion, et ceux-ci se les adjoignirent même, plus tard, pour relever la monotonie de leurs mystères.

On donnait aussi aux Enfants sans Souci le nom de Confrérie des Sots, et leur chef s'appelait le pape des Fous, le prince des Sots, ou la mère Sotte. Leurs ouvrage étaient satiriques à l'extrême et n'épargnaient personne. Gringoire, d'après l'ordre de Louis XII, attaqua le pape Jules II avec l'ironie la plus amère, et les Bazochiens crurent que toute licence leur était permise. Mal leur en prit, car ayant critiqué l'administration de François Ier, le roi chevalier qui n'était guère endurant, abolit la noble Confrérie des Sots.

Les moralités étaient des pièces didactiques dont le sujet était tiré des romans allégoriques, de l'histoire ou de l'Ecriture. Dans l'Ancien Théâtre Français du XVIe siècle publié par M. Viollet LeDuc se trouvent quelques moralités très intéressantes. Voici l'analyse des "Enfants de Maintenant:"

Maintenant parle à sa femme Mignotte et lui dit que leurs

deux enfants, Finet et Malduict, sont grands et qu'il est temps de leur donner une profession. Ils consultent Bon Advis qui les envoie trouver Instruction. Mignotte demande à celle-ci de donner à ses fils une profession où ils n'auraient rien à faire. Instruction lui répond qu'il faut d'abord les envoyer à Discipline. Dès que Finet et Malduict voient le fouet de Discipline, ils s'enfuient et retournent chez leur père, qui leur donne de l'argent et de beaux habits. Ils deviennent alors les disciples de Jabien, qui leur enseigne à mépriser la religion, et qui les conduit à Luxure. Ils se laissent entièrement guider par cette terrible femme et jouent aux dés avec elle. Malduict perd tout son argent et se retire, mais Finet continue à jouer ; il perd jusqu'à ses habits et son poignard, et se livre à Honte qui le conduit à Désespoir et à Perdition, par laquelle il est pendu.

Quant à Malduict, après qu'il a quitté Luxure, il rencontre Bon Advis, qui lui dit de se soumettre à Discipline et de lui obéir aveuglément. Il est sévèrement puni par Discipline, puis il retourne chez ses parents, où il mène une vie vertueuse et heureuse. Nous pouvons nous demander combien d'enfants du Maintenant d'aujourd'hui, élevés dans l'oisiveté et l'ignorance, ont été sauvés comme Malduict par Bon Advis et Discipline, et combien ont été livrés comme Finet à Honte, Désespoir et Perdition !

La "Moralité Nouvelle" est l'histoire de Joseph et de ses frères racontée d'une manière originale et naïve qui ne manque pas de charme. La scène, qui représente Envie lançant des flèches empoisonnées sur Pierre et Jehan, est intéressante, ainsi que celle qui nous fait assister au désespoir de Jacob et de sa femme, quand ils croient que leur fils favori est mort, et à leur joie, quand ils le retrouvent.

Pour donner une idée des mystères du XVIe siècle, nous pouvons mentionner "le Chevalier qui vendit sa Femme au Diable." C'est l'histoire d'un chevalier qui, ayant grand besoin d'argent, vendit sa femme au diable, et promit de la lui livrer, s'il venait la chercher. La malheureuse femme supplia la Sainte Vierge de venir à son secours, et au jour

convenu entre le diable et le mari, la mère du Christ se substitua à la victime et fit prendre la fuite à Satan. Elle sauva ainsi la femme, et dans sa miséricorde infinie, elle enleva le mari au diable, qui venait le prendre pour n'avoir pas rempli sa promesse.

La "Sottie des Trompeurs" pourra faire voir ce que c'était que ce genre de composition:

Sottie, la mère, cause avec Teste Verte et Fine Mine et demande combien il y a de fous au monde. On lui répond qu'on ne peut les compter, parce qu'ils sont trop nombreux. Chascun entre au même instant, et se met à suivre la mère sotte partout où elle va; le Temps alors donne à Chascun quelques excellentes leçons. Il lui dit que pour réussir il doit toujours flatter ceux qui sont présents et médire des absents, mais qu'il faut avoir bien soin de dire que ce n'était qu'une plaisanterie, si le mal qu'il dit des absents leur est répété. Il faut aussi que Chascun oublie son père et sa mère, qu'il trompe ses amis, et qu'il ne pense qu'à lui-même; à ces conditions-là, il est sûr d'arriver au succès. Le Temps trouve en Chascun un élève très docile, mais celui-ci, après avoir trompé tous ceux qu'il rencontre, est à la fin trompé à son tour par son maître.

La farce était de beaucoup le genre dramatique le plus populaire. Le sujet était emprunté aux vieux fabliaux ou bien le plus souvent aux événements du jour. La pièce avait alors le mérite de tourner en ridicule des personnes connues de tout l'auditoire, et qui même se trouvaient quelquefois présentes au théâtre. Ces farces impromptues ont continué jusqu'à nos jours, et dans nos comédies ou dans nos opéras-bouffes le public reçoit toujours avec faveur les allusions des acteurs aux événements du jour, pourvu que la plaisanterie soit faite avec esprit.

Voltaire raconte que son père s'emporta un jour sans cause contre son jardinier et le menaça de le battre, en lui disant: "va-t'en, scélérat, j'espère que tu trouveras un maître aussi patient que moi." Le vieillard alla le même soir au théâtre voir jouer "le Grondeur," et l'acteur, à la demande de Vol-

taire, répéta les paroles du père et donna une leçon au maître injuste et irascible.

Des innombrables farces représentées sur la scène française, il y en a peu, comparativement, qui aient été publiées, et celles-ci sont presque toutes si indécentes qu'il est impossible d'en faire l'analyse. La farce la plus célèbre écrite en français est "l'Avocat Patelin," mais tout le monde connaît si bien les ruses de l'avocat madré, la bêtise du marchand de drap et l'astuce d'Agnelet, qu'il est inutile que j'en parle ici.

Les farces étaient toujours annoncées sous ce titre : "Nouvelle, très bonne et fort joyeuse," et devaient, en effet, être grandement appréciées par un auditoire d'hommes et de femmes, qui faisaient leurs délices des contes très peu édifiants des "Cent Nouvelles Nouvelles" et de "l'Heptameron" de la reine de Navarre.

Le théâtre du moyen âge avait été transmis au XVIe siècle, et François Ier, le père de la Renaissance en France, était déjà mort, avant que l'on eût fait aucun changement dans le drame.

Ce fut Etienne Jodelle qui abandonna le premier le style irrégulier de la farce et de la moralité et qui revint au théâtre des Grecs. En 1552, il fit jouer au collège de Boncourt, "Cléopâtre Captive," une tragédie, et "l'Eugène," une comédie. On dit qu'il remplissait lui-même le rôle de la belle reine d'Egypte.

Il est très difficile de raconter l'intrigue de la tragédie de Jodelle, comme il s'y trouve plus de narration que d'action. Nous sommes touchés, cependant, de la mort de Cléopâtre, qui se tue plutôt que de servir d'ornement au triomphe d'Octave. L'auteur donne à Cléopâtre un amour passionné pour Antoine, ce que l'histoire n'admet certainement pas. La tragédie de Jodelle observe fidèlement la règle des trois unités, et n'est en réalité qu'une imitation servile des tragédies grecques. Elle est, néanmoins, très importante, car ce fut le premier drame de l'école classique.

"L'Eugène" est une comédie régulière en cinq actes et

nous entretient des actions très immorales d'Eugène, un abbé, et de Jean, son chapelain.

Jodelle écrivit aussi " Didon " en 1558. La pauvre reine se lamente d'une manière pitoyable lors du départ du héros troyen, et quoique le style de la tragédie soit meilleur que celui de Cléopâtre, nous nous sentons soulagés, quand la fondatrice de Carthage a mis un terme à ses souffrances et surtout à ses doléances, en se sacrifiant sur un bûcher.

" Les Esbahis" de Jacques Grévin est la première pièce qui fut écrite après celles de Jodelle. Elle fut jouée en 1560 par ordre d'Henri II, à l'occasion du mariage de sa fille avec le duc de Lorraine. Tout ce que je puis dire de cette comédie, c'est que l'on pourrait croire que Zola a emprunté à l'ouvrage de Grévin quelques-unes des scènes de " Nana " et de " Germinal " ; et cependant la jeune princesse et toute la brillante cour des Valois applaudirent l'ouvrage et firent fête à l'auteur.

" La Reconnue " de Remi Belleau, un autre membre de la " Pléiade," est une œuvre bien plus décente que " l'Eugène " et " les Esbahis ". L'auteur a essayé d'en faire une comédie de caractère. La pièce est intéressante, et les prouesses de Rodomont, le faux brave, le matamore, sont très amusantes, quoique imitées du théâtre espagnol. Nous pouvons ajouter ici que Théophile Gautier nous donne une bonne idée du personnage de Rodomont, dans son admirable " Capitaine Fracasse ".

Outre Jodelle, Grévin et Remi Belleau, la littérature du XVIe siècle nous présente un grand nombre d'auteurs dramatiques, mais leurs ouvrages ont si peu de valeur que nous pouvons sans aucun scrupule les passer sous silence. Ce ne sont pas des tragédies et des comédies obscures et plus ou moins spirituelles, et pour la plupart peu morales, qui peuvent nous intéresser dans le drame de la Renaissance, ce sont les sotties, les moralités et les farces qui nous rappellent le moyen âge, et les pièces de Jodelle qui inaugurent une nouvelle époque.

Il est juste, cependant, de nommer Garnier, auteur de

“ Sédécias ou les Juives,” une tragédie de quelque mérite, et de “ Bradamante ”, tragi-comédie. Nous devons aussi mentionner Pierre de Larivey, italien d'origine, né à Troyes en 1540. Il écrivit neuf comédies qui sont toutes des imitations des pièces italiennes. On peut encore lire avec intérêt les œuvres de Larivey; ce sont probablement les premières comédies françaises écrites en prose. On dit que Molière fit beaucoup d'emprunts à Pierre de Larivey, prenant son bien, comme il le disait, partout où il le trouvait.

Tandis qu'en Espagne le XVIe siècle produisait Lope de Vega, et en Angleterre, Shakspeare, Ben Jonson et Beaumont et Fletcher; en France, le drame n'en est encore qu'à Jodelle et à Larivey. Il faut attendre jusqu'au XVIIe siècle pour voir apparaître Chimène et Rodrigue, Iphigénie et Athalie, Harpagon et le Misanthrope. La France alors inscrira dans le Panthéon de l'histoire ces trois noms: Corneille, Racine, Molière, et n'aura plus rien à envier à l'antiquité ni à l'âge moderne!

ALCÉE FORTIER.

DANS LA RUE.

Un vieux nègre n'ayant qu'un œil et plus de dents,
Menait sa carriole
Vieille patraque usée en dehors, en dedans,
Qu'un vieux cheval créole

En toussant et boitant languissamment tirait.
Le maître impitoyable
A tour de bras fouettait l'animal, et jurait
Dieu, les saints et le diable.

La bête n'en marchait pas plus vite; non pas
Qu'elle fût insensible
Aux coups: mais plus de force; accélérer le pas
Etait chose impossible.

Un mendiant courbé sous le fardeau des ans,
Et dont branlait la tête,
Regardait de ses yeux ternes et larmoyants
La pauvre vieille bête.

Il était philosophe et se dit: "Qui des trois,
Entre ce soulard borgne,
La voiture en lambeaux, cette rosse aux abois
Qui tristement me lorgne,

Est relativement le plus ancien ? S'il faut
Déterminer leur âge
Selon le plus d'usure, à toi, cheval, le lot
Qui donne l'avantage.

Qui pourrait supputer les coups par toi reçus ?
Sur ton corps que de traces!
De la tête à la queue, aux flancs, en bas, dessus,
Ce ne sont que crevasses,

Cicatrices sans nombre, en étoiles, en croix,
Une échine enfoncée,
Des archipels sans poil, et dans plusieurs endroits
La peau par l'os percée:

Œuvre de l'homme: ingrat et féroce animal,
Quelle que soit sa race,
Ou blanche, ou noire, ou jaune, il est né pour le mal;
Il l'aime et s'y prélasse."

Le mendiant à peine a prononcé ces mots,
Que le cheval chancelle
Et tombe.—C'est la mort qui vient finir tes maux,
O vieille haridelle!—

Le vieillard, furieux plus que jamais, descend,
Interpelle sa rosse:
Get up, Sir! Get up, Sir! dit-il en rugissant,
L'œil en flamme et féroce.

Mais rien ne bouge. Alors, de son bâton noueux
Il assomme la bête,
La frappant sur la bouche, au front et sur les yeux;
Las enfin, il s'arrête.

Le cheval soulevant son crâne ensanglanté,
Triomphante victime,
Retrousse ses naseaux et semble, en vérité,
Rire à son heure ultime.

Puis, il retombe et meurt. Le soulard bêtement
S'étonne, et se demande

S'il est bien mort, et s'il n'entendra plus vraiment
Son maître qui commande.

Le mendiant lui dit: "Il s'est moqué de toi
Par sa façon de rire.
Tu ne l'as pas compris, et je t'apprendrai, moi,
Ce qu'il a voulu dire.

Ecoute:—Plus de coups et plus de *Get up, Sir!*
La mort est mon amie;
Elle vient me venger de mon dur oppresseur;
Ma souffrance est finie,

Et la tienne commence. Apprends, maître, à ton tour,
Apprends ce qu'il en coûte,
Quand l'âge vous accable, à peiner tout le jour,
Sans halte sur la route.

Te voilà donc à pied. Tu me regretteras,
Quand pour gagner ta vie,
Du matin jusqu'au soir tu traîneras tes pas
Au soleil, dans la pluie.

En attendant tu vas être mon serviteur,
Bien que cela te navre;
Il faut louer un *dray*, c'est chose de rigueur,
Pour prendre mon cadavre.

Cela te coûtera cinq dollars. Plus, il faut
Une corde assez drue
Pour me lier bien fort, et porter sans cahot
Mes restes dans la rue.

Ce n'est pas tout. Il faut, pour dérober mon corps
Aux regards de la foule,
Qu'un linceul résistant aux plus rudes efforts,
Autour de moi s'enroule.

Porte-moi dans la plaine, en quelque endroit obscur
Où nul piéton ne passe.
Les *carancros*, sans peur descendant de l'azur,
Mangeront ma carcasse.—

Voilà ce que te dit ta victime, bandit!
Si le malheur s'accroche
A toi, ne t'en plains pas, cela t'est interdit;
Mets ça dans ta caboche."

ALFRED MERCIER.

UN AUTEUR LOUISIANAIS.

Le Dr. Alfred Mercier.

Le Dr. Mercier vient de publier un nouveau roman. Encore un livre ajouté à notre littérature louisianaise, encore un démenti à ceux qui prétendent que la race latine a dégénéré sur le sol de la Louisiane ! Comment, dira-t-on, est-ce qu'on écrit à la Nouvelle-Orléans ? Un certain oracle a affirmé cependant que l'on ne parle dans la métropole du Sud qu'un affreux patois que l'on ne peut rattacher à aucune langue, et où l'on peut reconnaître à grand'peine quelques mots qui jadis avaient dû être français. Ce même augure, un Calchas digne de *la Belle Hélène*, a dit aussi que les Créoles, car c'est à eux qu'il en veut, sont une race vraiment bien étrange. Les hommes, d'après lui, sont, pour la plupart, de grossiers personnages, qui peuvent à peine épeler, des animaux carnassiers toujours prêts à dévorer les malheureux individus qu'ils rencontrent, des condottieri du moyen âge qui ne rêvent que plaies et bosses. Ils sont braves alors ? Non, car d'après l'oracle ci-dessus mentionné, ces mangeurs d'hommes ont peur des sortiléges et prennent la fuite, quand ils entendent prononcer le mot *voudou*. Voilà le portrait des hommes. Quant aux femmes, qu'on ne s'en occupe pas, ce sont seulement de petites idiotes, bien pieuses, bien sages, de petites poupées bien parées, qui n'ont aucune idée en tête, et qui ont ceci de commun avec leurs maris et leurs frères, qu'elles ont une peur terrible des *voudoux*.

Il est donc impossible que de pareilles gens aient écrit autre chose que des enfantillages ou des histoires de loups-garous, admettant même qu'il leur soit jamais

arrivé de tremper une plume dans de l'encre. La littérature louisianaise n'existe donc pas ?

Oui, il y a une littérature louisianaise. Elle existe depuis plus de cent ans. On peut dire qu'elle a commencé en 1768, lorsque l'intrépide Lafrénière, le chef de la Révolution contre l'Espagne, et Caresse, son ami, écrivaient le fameux "Mémoire des négociants et habitants de la Louisiane sur l'événement du 29 Octobre 1768." En 1779, Julien Poydras écrit un poème épique sur Galvez ; en 1794, le Moniteur de la Louisiane est publié; en 1814, paraît Poucha-Houma, le premier ouvrage écrit après l'annexion aux Etats-Unis.

Depuis cette époque, la Louisiane a produit un grand nombre de livres, parmi lesquels il y en a beaucoup du plus grand mérite. Que l'on prenne les œuvres de nos Créoles si décriés, qu'on les lise avec attention, et que l'on ose dire ensuite que les Louisianais de race latine sont inférieurs intellectuellement et moralement à leurs frères de race anglo-saxonne.

Parmi nos auteurs les plus connus se trouve le Dr. Alfred Mercier. Il a abordé tous les genres de littérature, excepté l'histoire, et il a réussi dans tous. Sa plume élégante et facile sait rendre tous les sujets intéressants, et à travers le romancier, le poète, le dramaturge, on voit toujours le philosophe aux idées pratiques et généreuses. Le Dr. Mercier, dans sa longue carrière, a vu toutes les misères auxquelles l'homme est sujet, mais il a aussi rencontré sur sa route de nobles sentiments, et il est un de ceux qui croient que l'humanité n'est pas entièrement mauvaise et que l'on peut corriger les vices par de sages conseils et de bonnes paroles. C'est cette philosophie bienveillante et éclairée qui attire tous ceux qui connaissent le secrétaire perpétuel

de l'Athénée, et qui fait le charme de ses écrits. Simple et modeste et dénué d'égoïsme, il n'est pas continuellement occupé de lui-même, et il peut regarder le monde tel qu'il est, et faire revivre dans ses livres des personnages qu'il a rencontrés dans la vie. Quoique médecin, il a toujours su consacrer quelques heures aux travaux littéraires, et son amour pour la langue française, ses efforts pour conserver parmi nous l'idiome de nos pères, lui ont valu la reconnaissance de tous ses compatriotes.

Le Dr. Mercier publia ses premiers ouvrages à Paris en 1842. Le volume comprend " la Rose de Smyrne," " l'Ermite de Niagara," et " Erato ".

" La Rose de Smyrne " est une gracieuse et touchante *orientale*, et raconte l'amour d'Hatidla, la Musulmane, pour un jeune et beau *giaour*, et la triste fin des deux amants.

" Erato " est un recueil de petits poèmes, parmi lesquels on peut citer " Sur Mer ", " Patrie ", et " La Lune des Fleurs à la Louisiane." Ces poésies sont éminemment gracieuses, et l'on y remarque une fraîcheur que l'on retrouve encore dans " le Matin ", dans " Vieux Barde et Jeune Fille ", dans " Tawanta ", ouvrages écrits quarante ans plus tard. L'auteur semble avoir considéré la poésie comme un délassement, et il appelle la muse, non pour lui confier ses peines, comme l'auteur des " Nuits ", mais pour s'envoler avec elle vers des régions où se trouvent de charmants enfants, de belles jeunes filles, des fleurs multicolores. Dans " la Curée ", cependant, nous voyons une note plus forte, plus énergique, et " Tawanta " nous attire par une douce mélancolie.

" L'Ermite de Niagara " est un drame, un mystère ; c'est aussi, comme " La Rose de Smyrne ", une tendre histoire d'amour. La description de la caverne du vieux

Niagara est réellement très-belle. En voici quelques jolis vers :

> Je ne sais quels rayons éclairent ce lieu pâle,
> Pareils à des reflets d'aurore boréale :
> On dirait qu'une gaze, un crépuscule d'or,
> Tend de plis transparents le profond corridor.

Le Dr. Mercier a publié un grand nombre d'ouvrages dans les " Comptes-Rendus de l'Athénée ". Les plus remarquables sont " Etude sur les Eclairs ", " la Langue Créole ", " la Femme dans les Poèmes d'Homère ", et " Dante Alighieri ".

Le roman semble être le genre favori de M. Mercier; la philosophie qu'il aime tant y est plus à l'aise. Il commença par une nouvelle, " le Fou de Palerme," (1873) dont le style est simple et poétique, et il écrivit ensuite un ouvrage de haute philosophie, " la Fille du Prêtre ", (1877). Ce livre est écrit d'un style sérieux et fort. Nous nous intéressons vivement à Théotime de Kermarec et nous nous réjouissons de le voir réhabilité par l'amour paternel. La première partie de cet ouvrage restera comme la plus belle œuvre du Dr. Mercier. On y trouve des pages que n'auraient pas désavouées les plus grands écrivains français.

"L'Habitation St. Ybars" (1881) est une histoire louisianaise et nous raconte la vie des anciens planteurs dans leurs demeures seigneuriales. L'auteur a su donner une grande couleur locale à ce récit en faisant parler aux esclaves cet intéressant patois créole si doux aux oreilles de l'enfance.

" Lidia " vient de paraître. En lisant ce charmant roman, on se demande, comme le dit si bien le *Meschacébé,* si c'est l'ouvrage d'un homme de plus de vingt-cinq ans, tant il s'y trouve de jeunesse et de fraîcheur. L'intrigue y est très-simple, c'est le récit d'un amour ro-

manesque et passionné de deux jeunes gens à l'âme noble et pure. Cela fait du bien dans ce siècle du réalisme et du matérialisme d'avoir devant les yeux des personnages qui vivent par le cœur, qui ont pour idéal la bonté, la beauté, l'intelligence, et non le luxe que donne la fortune. Il est bon quelquefois d'oublier les soucis de la vie en se transportant par la pensée dans un monde où tout n'est que vertu, et les sympathiques figures de Lidia, d'Aurélien, de sœur Brigitte attirent nos regards et nous font oublier nos contrariétés et nos peines.

Dans toutes les œuvres de M. Mercier, la forme est parfaite, le style est toujours clair et correct.

"Lidia" est une idylle. Bientôt, le Dr. Mercier va nous donner un grand drame, "Fortunia," et un roman philosophique, "Johnelle," ouvrage d'un penseur et d'un ami de l'humanité. Puisse-t-il encore ajouter bien des œuvres à celles-ci et continuer à servir d'exemple à tous les jeunes que sa parole amicale et indulgente encourage à marcher sur ses traces.

Alcée Fortier.

MISCELLANÉES.

Astronomie.—*Distance de la Terre au Soleil.* — Supposons un train express, voyageant en droite ligne, et sans jamais s'arrêter, à raison de 36 milles et ½ par heure, sur un chemin de fer établi entre la Terre et le Soleil : parti aujourd'hui, 1er janvier 1888, il arrivera vers le mois de juin l'an 2225, c'est-à-dire en 337 ans ½.

—En une année terrestre le Soleil tourne quatorze fois et demie sur lui-même.

Voyages.—Les maisons de Smyrne sont généralement très-basses; un rez-de-chaussée et un étage qui surplombe, voilà

tout. Une peinture blanche, parsemée de filets, de rosaces, de palmettes et autres arabesques d'un bleu d'azur égaye leurs façades et leur donne un air de porcelaine anglaise très-frais et très-propre. Entre les fenêtres sont quelquefois appliquées de petites maisons de plâtre percées de plusieurs trous pour inviter les hirondelles à venir faire leur nid, hospitalité touchante que l'homme offre à l'oiseau et que celui-ci accepte avec une confiance qui n'est jamais trompée en Orient, où les idées des brahmes sur le respect de la vie des animaux, ces humbles frères de l'homme, semblent être parvenues du fond de l'Inde moins lointaine.— THEO. GAUTIER.

LA LANGUE FRANÇAISE EN TURQUIE. — Il y a quelque temps, le ministre de l'instruction publique avait institué une commission spéciale pour étudier la question de l'enseignement de la langue française dans les écoles turques de Constantinople.

Cette commission a terminé ses travaux, et le rapport élaboré à ce sujet a été soumis au ministre Munif-Pacha.

D'après les informations de la *Turquie*, le français devient obligatoire. Il y aura trois cours par semaine, dans chaque classe.

HISTOIRE.—Le bombardement, nouveau et cruel genre de guerre par lequel on écrasait les populations inoffensives, et non plus seulement les citadelles et les remparts des villes, fut, pour la première fois, employé par l'électeur de Brandebourg dans sa guerre contre la Suède.

JOURNALISME.—Le *Petit Journal* de Paris est le plus répandu du monde entier. Il tire à 1,000,000 de copies dans l'espace de deux heures et demie sur dix machines qui impriment chacune 40,000 à l'heure. Le journal fut fondé avec un capital de 75,000,000 de francs. Ses actions donnent quelquefois 12 et même 15 ℔ %. La rédaction coûte 400,000 francs par an.

Les autres grands journaux varient dans leur tirage entre 50,000 et 400,000.

ASTRONOMIE.—Wollaston évalue la lumière du Soleil égale à 20 milliards de fois la lumière de Sirius, qui est la plus brillante étoile de tout le ciel. "Il résulte de là (Amédée Guillemin) que, pour voir le Soleil se réduire à un point lumineux dont l'éclat serait égal à celui de Sirius, il faudrait que la Terre s'éloignât dans l'espace à une distance d'environ 140,000 fois sa distance actuelle à l'astre radieux. Inversement, si Sirius s'approchait de nous, de manière à prendre la place de notre Soleil, sa lumière équivaudrait à celle de 94 soleils semblables au nôtre".

Il faudrait 800,000 pleines lunes pour produire un jour aussi brillant que celui du Soleil.

LANGUE FRANÇAISE.—Une curieuse représentation, renouvelée de celles qui furent données à Saint Cyr sous le règne de Louis XIV, vient d'avoir lieu dans un couvent à Offenbourg (grand duché de Bade). *Joseph*, le chef-d'œuvre de Méhul, composait le spectacle.

L'ouvrage a été exécuté dans toute son intégrité par des jeunes filles de quatorze à dix-sept ans, et cela en langue française. La réussite de cette intéressante tentative a été des plus complètes, si nous en croyons le *Journal de Francfort*.—*L'Opinion*, 9 octobre 1887.

LA LUMIÈRE.—La lumière du ciel, suivant les différents degrés de sa durée et de son éclat, est aussi en relation mystérieuse avec l'homme intérieur, avec l'excitation plus ou moins vive de ses facultés, avec la disposition gaie ou mélancolique de son humeur. C'est ce que Pline l'Ancien a exprimé par ces paroles: "Coeli tristitiam discutit sol, et humani nubila animi serenat." Le soleil chasse la tristesse du ciel, et dissipe les nuages qui obscurcissent le cœur humain.

—*Humboldt, Cosmos III, 428.*

PHILOLOGIE. — C'est une loi de l'histoire que toute langue comme toute nation, une à l'origine, ne tarde point à se dédoubler en classe noble et classe populaire, et parallèlement en langue noble et langue populaire.... La langue latine n'échappa point à cette nécessité, et c'est au temps de la

deuxième guerre punique que remonte la scission de l'idiome latin en langue *vulgaire* et en langue *littéraire* ou langue écrite: sorties l'une et l'autre d'une souche commune, elles allèrent toujours en divergeant davantage. Cette langue latine populaire ne s'écrivant point, nous aurions toujours ignoré son existence si les grammairiens romains n'avaient pris soin de nous la révéler, en citant plusieurs expressions usitées dans le peuple qu'ils recommandent d'éviter comme basses ou triviales. Ainsi Cassiodore nous apprend qu'on appelait vulgairement *batalia* les combats simulés des gladiateurs et les exercices des soldats "quæ VULGO *batalia* dicuntur, exercitationes gladiatorum vel militum significant." *Pugna* était le mot littéraire, *batalia* le mot populaire; c'est *pugna* qui a disparu, et *batalia* nous est resté sous la forme de *bataille.* Ces Vaugelas de leur temps ne pouvaient guère prévoir que cet idiome littéraire, si admiré par eux, disparaîtrait un jour et qu'à sa place règnerait le latin populaire, donnant naissance à l'italien, au français, à l'espagnol, assez fort enfin pour porter la littérature de trois grands peuples. — *Grammaire historique de la langue française.* AUGUSTE BRACHET.

